

## Les épiceries du livre

Jacques Guay

---

Number 7, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1630ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Guay, J. (1982). Les épiceries du livre. *Nuit blanche*, (7), 3–3.

## **Les épiceries du livre**

Certains font une différence entre la soupe aux pois et les livres et d'autres pas. Les uns ne croient pas aux librairies, les autres si.

La soupe aux pois c'est simple. On garde sur les tablettes les marques qui se vendent bien et on vérifie, ou du moins on devrait le faire, les boîtes encore bonnes et les passées date. Plus c'est frais, meilleur c'est. Dans les grandes surfaces il est possible que le produit soit plus frais et meilleur marché.

Certains appliquent les méthodes de vente de la soupe aux pois aux livres et ça donne les dernières nouveautés à bon compte et rien d'autre.

Mais seulement les livres ce n'est pas précisément de la soupe aux pois. Les plus récents ne sont pas nécessairement les meilleurs et les plus vieux sont souvent excellents. Cela paraît évident d'écrire que Molière a toujours sa place à côté de Michel Tremblay ou que Paul-Marie Lapointe a aussi le droit d'être sur les rayons qu'Achille Talon. Mais ce ne l'est pas. Il suffit de faire le tour des endroits où on vend des livres pour s'en rendre compte.

C'est ce qu'on appelle le problème des «fonds». Le fond d'une librairie c'est tout ce qui n'est pas la nouveauté. C'est le livre qui dort sagement sur les tablettes en attendant ceux qui ne vivent pas nécessairement pour le dernier prix littéraire ou la dernière critique du Soleil, de La Presse ou du Devoir.

Il y a peu de risque à garder les parutions récentes. Au bout de trois mois le distributeur reprend les invendus et rembourse le libraire. Le fond lui, est payé dans les trente jours et sans retour.

Il y a donc deux sortes de librairies, les vraies, celles qui gardent des «fonds» dans un ou plusieurs domaines, essais, ouvrages québécois, poésie, bandes dessinées, et celles qui écoulent de la soupe aux pois.

Et le problème c'est que les deux types ne pourront subsister longtemps côte à côte. Ou bien nous continuerons d'avoir des librairies dignes de ce nom où à côté des nouveautés — qui ne sont que les livres constituant les fonds de demain — nous pourrions acheter des oeuvres déjà parues depuis un certain temps et même un temps certain. Ou bien nous n'aurons plus que des épiceries.

Le triomphe des vendeurs de soupes aux pois c'est le «tabac» qui écoule les nouveautés sept jours sur sept et le «discount» qui les solde à la caisse. Et c'est en même temps les librairies qui n'ont même pas le droit d'ouvrir le dimanche et qui en accordant un discount doivent renoncer aux fonds, c'est-à-dire à demeurer des librairies.

C'est un choix de société et tant que les librairies relèveront pour la réglementation du ministère de l'Industrie il sera plus rentable de vendre de la soupe aux pois.

Il est temps que le ministère des Affaires culturelles se penche sur le triste sort fait aux véritables librairies pendant qu'il en reste encore. À moins que lui-aussi ne préfère la soupe aux pois au nom de notre patrimoine.

Jacques Guay